

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 10

Artikel: Le berceau et la tombe
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182248>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Des éventaires dressés au coin de chaque rue permettent aux amateurs d'en faire provision.

A peine l'aurore du mardi gras a-t-elle entr'ouvert les portes du ciel, que les deux sexes s'habillent de blanc de la tête aux pieds, puis les premiers levés courent au chevet de ceux qui dorment encore leur donner l'accolade matutinale, laquelle consiste, ce jour-là, en l'application de trois ou quatre œufs de couleurs variées, écrasés sur le visage du dormeur, qu'on saupoudre immédiatement de farine. Celui-ci se débarrasse comme il peut de son masque de pâte, revêt à son tour la blanche armure du combat, et, muni d'œufs et de farine, venge sur tout ce qui l'entoure l'affront qu'il a reçu. La matinée est employée à ces escarmouches. Les maîtres au salon, les serviteurs à la cuisine, se bombardent et s'enfarinent à qui mieux mieux. La vieillesse et l'enfance ne sont pas exceptées de ces saturnales. L'œuf du mardi gras ne connaît ni le sexe ni l'âge. L'illustrissime évêque lui-même, cet autocrate des villes espagnoles, n'est du matin au soir de Carnestolendas qu'un vulgaire merlan roulé dans la farine.

Ce jour mémorable est presque le seul de l'année où s'ouvrent les balcons des maisons. A partir de midi, une batterie de tubes à injection est établie sur chacun d'eux, et les habitants de ces logis s'inondent mutuellement, au sifflement des œufs et des cornets de poudre d'amidon, qui décrivent dans l'air de blanches trajectoires. Les heures se succèdent, et pendant que l'aristocratie continue à combattre du haut de ses demeures, la bourgeoisie, à l'étroit dans les siennes, se répand au dehors comme un torrent qui rompt ses digues.

Cette foule hurle et se démène comme un seul homme. Vers trois heures de l'après-midi, Arequipa n'est plus qu'une bouche immense, d'où s'échappe un rugissement continu.

A ce moment, des troupes de chevaux caducs, borgnes, fourbus, enflés, étiques, sont amenés de la Pampilla, un désert situé au nord de la ville, et mis en vente sur la plaza Mayor. Là les va prendre qui veut. Le prix de ces coursiers du mardi gras varie de cinq à douze francs, selon leur degré de vitalité. En un clin d'œil, des détachements de cavalerie sont organisés pour aller assiéger ceux des balcons dont l'artillerie liquide a causé le plus de ravages parmi la foule. Chaque cavalier, après avoir enfourché sa haridelle, prend à son bras un panier d'œufs, que d'agiles gamins ont mission de remplir quand il est vidé, puis le détachement vient se poster devant le balcon signalé, que défendent habituellement des personnes du beau sexe. Celles-ci, armées de pompes, d'arrosiers, de seringues, soutiennent fièrement l'assaut; aux œufs de l'ennemi, elles ripostent par des torrents d'eau plus ou moins limpide. Souvent le combat dure plus d'une heure sans que la victoire se soit déclarée pour l'un des partis. Les hommes, trempés comme des tritons, les femmes, échevelées comme des bacchantes, rivalisent de bravoure et d'acharnement, en se prodiguant des épithètes dans le goût homérique. Au plus fort de l'engagement, un cri strident, parti du balcon assiégé, retentit comme la note du fifre dans un charivari; ce cri, que les hommes accueillent par un éclat de rire collectif, est poussé par quelque Marphise dont un œuf rose ou bleu, lancé par une main vigoureuse, vient de pocher un œil ou de meurtrir le sein. Cette victime du mardi gras est entraînée loin du champ de bataille, puis l'action, un instant suspendue, s'engage de nouveau. Mais, comme cette fois nos amazones ont à déplorer la défaite d'une sœur et son œil à venger, ce n'est plus par des douches courtoises qu'elles ripostent à l'ennemi, mais par des pots à fleurs, des tessons de cruches ou d'assiettes et tout ce qui leur tombe sous la main. Sous cette pluie de grêlons, qui meurtrit tout ce qu'elle touche, et fait des chevaux borgnes autant d'aveugles, les guerriers éperdus se débandent et vont assiéger un autre balcon.

Lausanne, 2 mars 1873.

Monsieur le Rédacteur,

Je ne suis plus de ceux qui pensent que tout ce qui est imprimé est vrai. Parvenu depuis

bien des années à l'âge mûr, je ne lis les feuilles publiques qu'avec quelque méfiance, le *Conteur* excepté, cela va sans dire.

S'agit-il cependant de savoir le jour où nous sommes: sur ce point, je l'avoue, je suis infail- libiliste, et si mon journal me dit « samedi, 28 février, » personne ne me fait croire le contraire.

Hélas! monsieur, encore une illusion de moins. Ecoutez plutôt: Sur ma table à écrire se trou- vaient le *Conteur* la *Revue*, et l'*Eidgenossenschaft*; je datais une lettre; le *Conteur* me dit samedi, 28 février; mais sur la *Revue*, on lisait samedi, 1^{er} mars. Qui avait raison, qui avait tort? Je prends l'*Eidgenossenschaft*: samedi, 29 février!

Alors, monsieur, à quoi faudra-t-il croire dé- sormais et où allons-nous si le christianisme li- béral pénètre jusque dans le calendrier?

Agréez, monsieur, mes civilités.

Quelqu'un demandait l'autre jour à un méde- cin de Lausanne ce qu'il pensait de l'absinthe.

— Rien de bon, répondit celui-ci.

— Cependant, cela ouvre l'appétit.

— Je ne dis pas non; mais je suis aussi de cet avis qu'il ne faut rien ouvrir avec des fausses clés.

Un pasteur du Jorat, interrogeant ses cathécu- mènes, fit à l'un d'eux cette observation:

— Mon ami, vous me répondez toujours *oui* ou *non*, tout court; ce n'est pas bien, vous pour- riez être plus poli et dire: oui, monsieur; non, monsieur.

— C'est que, répondit le jeune homme, la Bible nous dit: *Que votre oui soit oui, et que votre non soit non; tout ce qui est au-delà est du malin.*

— Puissiez-vous, ajouta le pasteur, toujours suivre aussi scrupuleusement les préceptes de la religion!

Le berceau et la tombe.

Le berceau de l'enfant a le rideau de gaze,
Le doux balancement du genoux maternel,
Et les anges légers, à sa première extase,
Qui rayonne au front pur comme un astre éternel.

La tombe a le gazon qui la couvre et la presse;
Elle a le saule vert qui penche ses rameaux;
Elle a le rosier blanc que l'abeille caresse,
Et la prière tendre et le chant des oiseaux.

Tous les deux font rêver, même l'indifférence;
A l'amour du penseur, ils ont tous deux des droits;
Ils sont pleins de sommeil, de paix et d'espérance,
Sur l'un veille une mère et sur l'autre une croix.

Un de nos paysans se trouvait à l'auberge avec un marchand de bétail, discutant les conditions d'un marché à conclure. La femme du premier, malade depuis longtemps, se trouvait ce jour-là beaucoup plus mal.

La nièce du paysan accourut en toute hâte à l'auberge et lui dit: